



HAL
open science

Transferts, circulations et réseaux franco-allemands au XVIIIe siècle

Claire Gantet

► **To cite this version:**

Claire Gantet. Transferts, circulations et réseaux franco-allemands au XVIIIe siècle : Les périodiques savants germanophones, esquisse de biographie intellectuelle. 2015. halshs-01239878

HAL Id: halshs-01239878

<https://shs.hal.science/halshs-01239878>

Preprint submitted on 8 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Transferts, circulations et réseaux franco-allemands au XVIII^e siècle. Les périodiques savants germanophones, esquisse de biographie intellectuelle

Claire GANTET

Une recension de quatre dictionnaires anglais parue en 1768 dans les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* (Annonces gottingoises de choses savantes), le périodique savant germanophone le plus en vue dans les années 1750-1760, s'ouvrait par l'invective suivante :

« Nous les Allemands, nous traduisons souvent, parfois mal mais néanmoins fidèlement et en suivant le texte. Les Français accordent plus chichement cet honneur aux étrangers, tout en campant sur leur supériorité nationale. Ils se comportent comme des vainqueurs avec leurs documents, en jettent la majeure partie et ne retiennent que ce qui peut plaire au goût répugnant de leurs lecteurs. »¹

Dans le même journal, un autre compte rendu de dictionnaires publié un an plus tard raillait la manie des Allemands de traduire sans discernement et recenser dans leurs journaux savants tous les dictionnaires français². Selon l'usage du temps destiné à garantir la liberté d'expression entre collègues, les recensions étaient anonymes. Déjà certains contemporains purent néanmoins identifier les auteurs des articles de ce journal, tous membres de la nouvelle et prestigieuse université de Göttingen, de son académie et de sa bibliothèque³. La première recension avait été rédigée par Albrecht von Haller, le rédacteur en chef du périodique, qui se réservait quasiment tous les comptes rendus de travaux de médecine et d'ouvrages venant de France ; la deuxième par son collègue, le philologue Christian Gottlob Heyne.

Le désaccord entre Haller et Heyne n'était que de surface. L'attention aux œuvres étrangères et la tendance à vouloir les traduire étaient vives. L'étranger était certes l'objet de préjugés et stéréotypes marqués, mais ceux-ci n'entravaient pas la volonté de connaître les productions étrangères et de faire connaître ses propres œuvres dans le pays voisin. Corollairement, les savants doublaient leur pratique de jugement des livres d'une réflexion sur les formes de communication savante et sur les usages de leurs écrits. C'est donc ces aspects, plutôt que les stéréotypes nationaux – aussi stables dans le temps que malléables dans leurs usages – qui retiendront ici mon attention. Les savants allemands définirent en partie leur pratique lettrée en regard des développements français. Inversement, la France fut moins imperméable à l'étranger qu'on ne l'a longtemps tenu pour acquis.

¹ « Wir Deutschen übersetzen häufig, zuweilen schlecht, aber doch getreulich, und Schritt vor Schritt. Die Franzosen erweisen diese Ehre den Fremden sparsamer, sie behalten aber dabey ihre Nationalsuperiorität. Sie gehen mit ihrer Urkunde wie Sieger um, werfen das meiste weg, und behalten nur, was dem ekeln Geschmache ihrer Leser gefällig seyn mag. » *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*, 1768, 6^e livraison, 14 janvier, p. 41. Peter-Eckhard Knabe, *Die Rezeption der französischen Aufklärung in den "Göttingischen Gelehrten Anzeigen" 1739-1779*, Francfort sur le Main, Klostermann, 1978, p. 256. Florence Catherine, *La Pratique et les réseaux savants d'Albrecht von Haller (1708-1777), vecteurs du transfert culturel entre les espaces français et germaniques au XVIII^e siècle*, Paris, Champion, « Les dix-huitièmes siècles », 2012, p. 548. Albrecht von Haller (1708-1777) eut la chaire d'anatomie, de chirurgie et de botanique de l'université de Göttingen. Sur les stéréotypes, voir Pierre-André Bois, Roland Krebs, Jean Moes (dir.), *Les lettres françaises dans les revues allemandes du XVIII^e siècle*, Berne, Peter Lang, « Convergences », 1997.

² « Wenn die Franzosen alles, bis auf witzige Einfälle, Epigrammen und Sottisen, in Wörterbücher bringen, und die Deutschen diese ämsig übersetzen und in Journalen recensieren, so gnügen sich zur Zeit die Engländer noch, Wörterbücher der Künste und der Wissenschaften zusammen zu tragen. », *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*, 1769, 61^e livraison, 22 mai, p. 557-558. Christian Gottlob Heyne (1729-1812) eut à partir de 1763 la chaire de rhétorique à l'université de Göttingen, puis la direction de la bibliothèque universitaire.

³ Voir notamment Anne Saada, « Assurer l'excellence d'une communauté universitaire au XVIII^e siècle : l'exemple de Göttingen au 18^e siècle », *Dix-Huitième Siècle*, n°41, 2009, pp. 302-318.

Jadis posée comme allant de soi, la dichotomie générale entre des Lumières françaises, censées areligieuses et plutôt radicales, et l'*Aufklärung*, supposée modérée et pieuse, n'est plus de mise⁴. Plutôt que d'opposer terme à terme Lumières francophones et *Aufklärung* germanophones, on peut tenter de sonder les voies par lesquelles les uns et les autres définirent leur pratique savante au gré d'emprunts, de transferts, de circulations. Cet article se propose d'établir un état des lieux sur la notion de transfert savant et d'esquisser quelques pistes de recherche d'après l'exemple des périodiques savants, encore très peu étudiés⁵.

INFLUENCES, TRANSFERTS, CIRCULATIONS, RESEAUX SAVANTS AU XVIII^E SIECLE

Existe-t-il des transferts savants franco-allemands au XVIII^e siècle ? La question semble banale, sinon absurde. D'abord, en effet, le XVIII^e siècle semble marquer le triomphe de l'« Europe française » et d'une réception très intense de la production littéraire à l'étranger. Initiée, ensuite, en 1985 par Michel Espagne et Michael Werner, la recherche sur les transferts culturels a exactement trente ans⁶. Le chapitre est-il pour autant clos ?

À la recherche de l'influence française

Étienne François a montré dans un article brillant combien est sommaire l'idée d'un rayonnement incontesté et partagé de la France au XVIII^e siècle⁷. Le domaine architectural est sans nul doute celui où l'attirance envers la France fut la plus forte. L'absolutisme développé par Louis XIV séduisit de nombreux princes territoriaux du Saint-Empire, alors précisément en

⁴ Outre les travaux soulignant la diversité des sensibilités des Lumières, il convient de souligner l'importante recherche sur les courants radicaux de l'*Aufklärung*, notamment Martin Mulrow, *Moderne aus dem Untergrund. Radikale Frühaufklärung in Deutschland, 1680-1720*, Hambourg, Meiner, 2002 (rééd. Göttingen, Wallstein, 2015).

⁵ Rappelons que la presse savante naquit en 1665 avec le *Journal des sçavans* de Denis de Sallo, placés sous la protection de Colbert, puis les *Philosophical Transactions* d'Henry Oldenburg, émanation de la Royal Society, et se développa rapidement, notamment en Italie et plus encore dans le Saint-Empire, à la faveur de son polycentrisme politique, partant universitaire. Voir les travaux fondateurs de Jean-Pierre Vittu, « Du *Journal des savants* aux *Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux-arts* : l'esquisse d'un système européen des périodiques savants », *XVII^e siècle*, n°228, 57/3, 2005, pp. 527-545 ; Jean-Pierre Vittu, « La formation d'une institution scientifique : le *Journal des savants* de 1665 à 1714 », 2002, pp. 179-203 et 349-377 ; Jeanne Pfeiffer, Jean-Pierre Vittu, « Les journaux savants, formes de la communication et agents et la construction des savoirs (17^e-18^e siècles) », *Dix-Huitième Siècle*, n°40, 2008, pp. 281-300. Jeanne Pfeiffer, Maria Conforti, Patrizia Delpiano (dir.), « Les journaux savants dans l'Europe moderne. Communication et construction des savoirs », *Archives internationales d'histoire des sciences*, n°63/170-171, 2013. Thomas Habel, *Gelehrte Journale und Zeitungen der Aufklärung. Zur Entstehung, Entwicklung und Erschließung deutschsprachiger Rezensionsschriften des 18. Jahrhunderts*, Brême, Edition Lumière, « Presse und Geschichte, Neue Beiträge », 2007.

⁶ Première formulation de la notion dans Michel Espagne, Michael Werner, « Deutsch-französischer Kulturtransfer im 18. und im 19. Jahrhundert. Zu einem neuen interdisziplinären Forschungsprogramm C.N.R.S. », *Francia*, n°13, 1985, pp. 502-510 ; eadem, « Deutsch-französischer Kulturtransfer als Forschungsgegenstand. Eine Problemerkizze », in Michel Espagne (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e et XIX^e siècle)*, Paris, Édition Recherche sur les civilisations, 1988, pp. 11-47. Michael Werner, « Maßstab und Untersuchungsebene », in Lothar Jordan und Bernd Kortländer (hrsg.), *Nationale Grenzen und internationaler Austausch, Studien zum Kultur und Wissenschaftstransfer in Europa*, Tübingen, Niemeyer, 1995, pp. 21-33. Matthias Middell (hrsg.), *Kulturtransfer und Vergleich*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Comparativ », 2000. Michel Espagne (dir.), *L'horizon anthropologique des transferts culturels*, Paris, Puf, « Revue germanique internationale », 2004. Christiane Solte-Gresser (hrsg.), *Zwischen Transfer und Vergleich. Theorien und Methoden der Literatur- und Kulturbeziehungen aus deutsch-französischer Perspektive*, Stuttgart, Steiner, « Vice versa », 2013.

⁷ Étienne François, « Les échanges culturels entre la France et les pays germaniques au XVIII^e siècle », in Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècle)*, Paris, Recherches sur les Civilisations, 1988, pp. 35-47. La réflexion sur ladite Europe française a été mise en branle par le livre de René Pomeau, *L'Europe des Lumières. Cosmopolitisme et unité européenne au dix-huitième siècle*, Paris, Stock, 1966.

quête d'un langage symbolique tandis qu'ils cherchaient à s'élever, selon, du statut de duc à celui de prince-électeur (en Bavière en 1623/1648, en Hanovre en 1692), de celui de prince-électeur vers celui de roi (en Saxe en 1697, en Prusse en 1701), ou de celui de prince-électeur à celui d'empereur (en Bavière de 1742 à 1745). Jamais, pourtant, il n'y eut, dans le Saint-Empire, un décalque servile des structures françaises. Même Schleissheim, la résidence que fit construire le prince-électeur de Bavière à partir de 1700-1701 suite à son exil à Paris et dans l'expectative d'une dignité impériale, conjugua les influences (canaux hollandais, façade style Régence, galerie de tableaux suscitée par le Louvre, porcelaine hollandaise, etc.) pour créer du nouveau⁸. Le cérémonial français avec son rituel public du lever et du coucher du roi, par ailleurs, n'a jamais été « importé », d'où une disposition décalée des pièces des châteaux allemands, même parmi ceux qui entendaient s'inspirer – entre autres – de Versailles. Et il n'y eut pas que des artisans français travaillant dans les chantiers absolutistes allemands. De nombreux Français présents en sol allemand, en particulier sous l'effet de la révocation de l'Édit de Nantes, trouvèrent plutôt à s'employer comme précepteurs ou dans le monde de l'édition, où ils animèrent notamment la presse anti-ludovicienne. La critique de l'absolutisme louis-quatorzien fut en effet en partie inspirée par des huguenots en exil. Ce qui passa vers l'Allemagne fut ainsi autant voire moins Versailles que Paris, un contre-modèle à Versailles. Ainsi, l'influence française fut complexe. Fut-elle uniforme, sans retours et à sens unique ?

Les transferts culturels : bref bilan

C'est précisément pour renouveler ce type de questions que Michel Espagne et Michael Werner formulèrent la problématique des transferts culturels. Plutôt que l'« influence » – une notion globale et vague – il incombait d'étudier les « transferts », c'est-à-dire les processus d'adaptation et de transformation dans un pays B de biens culturels – des personnes, des objets, des techniques, des idées, des valeurs – issus d'un pays A, et les effets en retour sur le pays A des transformations subies dans le pays B. Contrairement à l'usage courant du terme en français, qui renvoie d'abord aux « transferts de fonds » soit à des mouvements financiers massifs, les « transferts culturels » qualifient des phénomènes en général tenus mais significatifs de mécanismes plus généraux. Il ne faut pas attendre d'eux, insistent Michel Espagne et Michael Werner, qu'ils soient réciproques ou symétriques : produisant du nouveau, les passages ne peuvent pas être répliqués. Au-delà, face à la comparaison, taxée de confronter deux blocs l'un à l'autre dont on fige ainsi l'identité, la problématique des transferts culturels entendait montrer comment les identités nationales se construisirent dans la transnationalité.

Cette nouvelle approche a, depuis, fécondé de nombreux travaux sur les XIX^e et XX^e siècles. Michel Espagne et Michael Werner mirent en effet d'abord au centre de leur enquête les transferts de l'Allemagne vers la France du XIX^e siècle et la critique de l'historiographie nationale classique forgée tandis que s'affirmait de l'État-nation⁹. En histoire moderne, la moisson d'études est moins riche. On peut relever un essai de Wolfgang Schmale

⁸ Rappelons que dans son dernier testament, le roi d'Espagne Charles II nomme comme successeur à sa couronne Philippe, un petit-fils de Louis XIV et neveu du prince-électeur de Bavière Maximilien Emmanuel. Celui-ci d'allié à la France contre l'empereur Léopold Ier et suite à ses défaites part en exil à Paris. Protégé par le roi de France, il nomme comme architecte Joseph Effner, qui a étudié à Paris l'art des jardins et l'architecture, Johann Adam Pichler qui a appris à Paris l'art du parquet et de nombreux artisans français : Charles Dubut pour les stucs, Guillaume de Groff pour les travaux métalliques, Antoine Motté pour les grilles, François Cuvillier pour les dessins, Dominique Girard pour les jardins et fontaines. Sur les résidences de Munich, voir notamment Henriette Graf, *Die Residenz in München. Hofzeremoniell, Innenräume und Möblierung von Kurfürst Maximilian I. bis Kaiser Karl VII.*, Munich, Bayerische Schlossverwaltung, « Forschungen zur Kunst- und Kulturgeschichte », 2002.

⁹ Michel Espagne, Michael Werner (dir.), *Philologiques*, 4 t., Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 1990-1996, notamment t. 1 : Michel Espagne, *Contribution à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, 1990. Michel Espagne, *En deçà du Rhin. L'Allemagne des philosophes français au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, « Bibliothèque franco-allemande », 2004.

sur le XVI^e siècle, des programmes de recherche coordonnés par Hans-Jürgen Lüsebrink et Rolf Reichardt de recensement des traductions effectuées entre 1770 et 1815, en une période dite de « changements profonds », puis par Hans-Jürgen Lüsebrink et York-Gothart Mix sur les almanachs francophones en Allemagne, enfin les enquêtes sur la perception en Allemagne de la Révolution française¹⁰. La thèse de Bénédicte Savoy sur la saisie, en Allemagne, des œuvres d'art par les troupes napoléoniennes, leur exposition publique, pour la première fois, à Paris et leur valorisation inédite en tant que patrimoine allemand lors de leur restitution après 1815, a particulièrement mis en lumière la fin de la chaîne des transferts, lorsque le bien revient, pourvu d'un nouveau sens, dans le pays-source¹¹. Enrichissant la thématique des transferts culturels par une approche micro-historique, Claudie Paye a sondé les pratiques de communication à tous les échelons du royaume napoléonien de Westphalie, mettant ainsi en lumière les enjeux sociaux, culturels et politiques liés à la pratique des langues – ainsi qu'à leurs perceptions et aux formes de coexistence sociale – partant les modes de ralliement, d'adhésion, de réticences et d'opposition des citoyens westphaliens aux projets de réformes napoléoniennes¹².

Surtout, alors qu'au départ l'interrogation de Michel Espagne et Michael Werner portait sur la formation de la philologie comme science universitaire, la problématique des transferts n'a jusqu'à présent guère été appliquée au domaine de l'histoire des savoirs de l'époque moderne. À cela, il y a des raisons à la fois historiographiques et méthodologiques.

La thématique des transferts a été formulée en un temps où, en France, la recherche n'envisageait les questions savantes que sous l'angle des sociabilités et jetait un assez large discrédit sur l'histoire des idées. Elle s'attachait aux milieux sociaux des médiateurs culturels, mais non aux médias mis en œuvre par les échanges. Les équipes binationales mises en œuvre pour développer des programmes de recherche s'inspirèrent largement des paradigmes alors en vogue en France¹³. Jusqu'il y a une dizaine d'années, une seule étude s'est penchée sur les échanges entre la France et l'Allemagne dans le domaine des sciences naturelles à la fin du XVIII^e siècle. Soulignant la disproportion entre d'une part l'intense activité, en Allemagne, de traduction et d'adaptation d'œuvres françaises, d'autre part la faiblesse apparente de tout intérêt

¹⁰ Wolfgang Schmale (hrsg.), *Kulturtransfer. Kulturelle Praxis im 16. Jahrhundert*, Innsbruck et al., Studienverlag, « Wiener Schriften zur Geschichte der Neuzeit », 2003. Michel Espagne, Matthias Middell (hrsg.), *Von der Elbe bis an die Seine. Kulturtransfer zwischen Sachsen und Frankreich im 18. und 19. Jahrhundert*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Deutsch-französische Kulturbibliothek », 1993. Michel Espagne, Werner Greiling (hrsg.), *Frankreichfreunde. Mittler des französisch-deutschen Kulturtransfers (1750-1850)*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Deutsch-französische Kulturbibliothek », 1996. Hans-Jürgen Lüsebrink, Rolf Reichardt (hrsg.), *Kulturtransfer im Epochenumbruch. Frankreich-Deutschland, 1770 bis 1815*, 2 vol., Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Deutsch-französische Kulturbibliothek », 1997. Thomas Fuchs, Sven Trakulhun (hrsg.), *Das eine Europa und die Vielfalt der Kulturen. Kulturtransfer in Europa, 1500-1850*, Berlin, Berliner Wissenschafts-Verlag, 2003. Moteur de recherche du programme sur les traductions accessible via le lien <http://sueb.uni-saarland.de/> Site consulté le 11.06.2015. Hans-Jürgen Lüsebrink, York-Gothart Mix (hrsg.), *Französische Almanachkultur im deutschen Sprachraum (1700-1815). Gattungsstrukturen, komparatistische Aspekte, Diskursformen*, Bonn, Bonn University Press, « Deutschland und Frankreich im wissenschaftlichen Dialog, Le dialogue scientifique franco-allemand », 2013. Claire Gantet, Bernhard Struck, *Révolution, guerre, interférences 1789-1815*, Villeneuve d'Asq, Presses universitaires du Septentrion, « Histoire franco-allemande », 2013.

¹¹ Bénédicte Savoy, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, 2 vol., Paris, Editions de la MSH/Deutsches Forum für Kunstgeschichte, « Passages/Passagen », 2003.

¹² Claudie Paye, « *Der französischen Sprache mächtig* ». *Kommunikation im Spannungsfeld von Sprachen und Kulturen im Königreich Westphalen, 1807-1813*, Munich, Oldenbourg, « Pariser Historische Studien », 2013. Sur la communication interculturelle, voir Hans-Jürgen Lüsebrink, *Interkulturelle Kommunikation. Interaktion, Fremdwahrnehmung, Kulturtransfer*, Stuttgart, Metzler, 2008 (2^e éd.).

¹³ Pour une approche concomitante de la comparaison et des transferts, voir Hans Erich Bödeker, Étienne François (dir.), *Aufklärung/Lumières. Zur politischen Kultur der deutschen und französischen Aufklärung*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Deutsch-französische Kulturbibliothek », 1996.

en France pour ce qui se trouve au-delà du Rhin, cette recherche ne creusait pas plus avant la notion de transfert culturel¹⁴.

Au relatif mutisme de la recherche jusqu'au XXI^e siècle contraste un engouement récent. Diverses études de cas ont d'abord relevé l'intérêt, en France, des questions allemandes, en particulier dans les années 1750-1770¹⁵. Un beau colloque de Göttingen sondait la science de l'homme élaborée à Göttingen vers 1800 au gré de relations avec la France et l'Écosse, minimisant peut-être d'ailleurs l'ancrage allemand des échanges¹⁶. Surtout, stimulée par le renouvellement de l'histoire des sciences – ouverte à l'histoire politique, culturelle, économique et à l'épistémologie historique –, l'histoire des savoirs, enrichie des acquis de l'histoire du livre, étendait son enquête au-delà de l'histoire des savoirs scientifiques. Elle se penchait sur les pratiques, sur la gamme des gestes, des opérations et des artefacts qui les produisent, dans les procédures sociales qui assurent à tel moment et en tel lieu la validation, la circulation et la transmission de savoirs¹⁷. À ce nouveau champ de recherches, travaillent des historiens francophones, germanophones, mais aussi bien sûr aussi d'autres horizons. Dans le monde anglo-saxon, en particulier en Allemagne, une nouvelle histoire des idées alliée à l'anthropologie historique connaît un regain de faveur.

Le changement de génération actuel après trente ans de recherches sur les transferts culturels peut être le moment opportun pour nuancer et féconder la notion de transfert culturel à la lueur des renouvellements actuels de l'histoire des savoirs. Il importe en effet de creuser la notion d'intermédiaire, de sonder la dynamique propre de l'information et de la communication, de remettre en question les espaces, groupes et institutions concernés par les transferts. Or cet affinement signifie aussi un déplacement. Au-delà des transferts, qui, même élargis à des situations triangulaires¹⁸, mettent en place des relations frontales, il convient d'interroger les circulations induites par des contacts transnationaux franco-allemands.

Circulations et réseaux savants

Faire l'histoire de transferts savants culturels franco-allemands au XVIII^e siècle, en une époque où les lettrés redéfinissaient leur identité sociale et aspiraient à esquisser les contours d'une communauté savante, la République des lettres, ne va en effet pas sans poser des questions méthodologiques. Dans son projet, la République des lettres s'étendait à l'ensemble de l'Europe

¹⁴ Kai Torsten Kanz, *Nationalismus und internationale Zusammenarbeit in den Naturwissenschaften. Die deutsch-französischen Wissenschaftsbeziehungen zwischen Revolution und Restauration, 1789-1832*, Stuttgart, Steiner, « Boethius », 1997. Mêmes conclusions dans le domaine des périodiques de physique, chimie et médecine, où l'auteur note l'affaiblissement des journaux allemands de traduction d'articles étrangers généralistes et le succès certains d'entre eux spécialisés dans la traduction de journaux français : Kai Torsten Kanz, « Deutsch-französischer Wissenstransfer in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts. Das Beispiel der medizinisch-naturwissenschaftlichen Periodika », *Philosophia Scientiae*, n°S2, 1998-1999, pp. 55-81.

¹⁵ Quelques études : sur le droit public et la diplomatie, Guido Braun, *La connaissance du Saint-Empire en France du baroque aux Lumières 1643-1746*, Munich, Oldenbourg, 2010 « Pariser historische Studien », 2010. Sur la circulation des œuvres romanesques, excellente étude de Nathalie Ferrand, *Le roman français au berceau de la culture allemande. Réception des fictions de langue française à Weimar au XVIII^e siècle, d'après les fonds de la Herzogin Anna Amalia Bibliothek*, Montpellier, Presses de l'université de Montpellier III, 2003. Armelle Lefebvre, *Le miroir évidé. Une histoire de la pensée française de l'Allemagne (16^e-18^e siècles)*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Deutsch-französische Kulturbibliothek », 2008.

¹⁶ Hans Erich Bödeker, Philippe Büttgen, Michel Espagne (dir.), *Göttingen vers 1800. L'Europe des sciences de l'homme*, Paris, Cerf, 2010 (la version allemande parut en 2008 sous le titre *Die Wissenschaft vom Menschen in Göttingen um 1800. Wissenschaftliche Praktiken, institutionelle Geographie, europäische Netzwerke*).

¹⁷ Synthèse dans Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir*, 2 vol., Paris, Albin Michel, 2007-2011.

¹⁸ Matthias Middell, « Kulturtransfer und Historische Komparatistik. Thesen zu ihrem Verhältnis », *Comparativ*, n°10/1, 2000, pp. 7-41. Études de milieux intermédiaires dans Élisabeth Décultot, Michel Espagne, François-René Martin (dir.), *Johann Georg Wille (1715-1808) et son milieu. Un réseau européen de l'art au XVIII^e siècle*, Paris, École du Louvre, 2009. Michel Delon, Jean Mondot (dir.), *L'Allemagne et la France des Lumières. Deutsche und französische Aufklärung. Mélanges offerts à Jochen Schlobach par ses élèves et ses amis*, Paris, Champion, 2003.

et faisait fi des frontières politiques, que la problématique des transferts met précisément au cœur de son propos. Les identités nationales étaient de plus elles-mêmes complexes, imbriquées sinon subordonnées à d'autres identités, locales ou régionales, confessionnelles ou religieuses, professionnelles ou corporatives. Contrairement à l'axiome des transferts culturels selon lequel les biens sont l'objet d'un passage contigu entre pays-source et pays-cible (éventuellement via un pays tiers)¹⁹, il convient de souligner que les transferts savants suivirent rarement le chemin le plus court. Le postulat d'une confrontation directe entre pays-source et pays d'accueil ne reviendrait-il pas par ailleurs *in fine* à renforcer le paradigme national que la recherche sur les transferts souhaitait dépasser ? Au XVIII^e siècle, les échanges savants mettaient en relation des aires culturelles et linguistiques plus que d'abord politiques. L'analyse doit intégrer au moins les Provinces-Unies, les exclaves francophones et les cantons helvétiques, carrefours d'influences et de confluences²⁰.

Par l'accent qu'il place sur les déplacements – géographiques, sémantiques, symboliques – le terme « circulation » semble plus souple que la notion de transfert²¹. Mais cette plasticité ouvre de nouveaux problèmes. Comment s'organisaient ces circulations ? Existait-il des thèmes fédérateurs, des pôles géographiques, institutionnels ou personnels ? Quels biais induisaient les relations de pouvoir ? Comment s'effectuaient les passages croisés du personnel à l'écrit – manuscrit ou imprimé – et de l'écrit à l'échange ?

La notion très prisée actuellement de réseau semble procurer quelques réponses. La vogue des études historiques de réseaux est sans doute à rapporter au besoin d'étudier le niveau « méso », d'observer les relations entre les tendances macro-historiques et les évolutions micro-historiques ou de varier la focale d'observation, après des décennies d'études macro-historiques puis micro-historiques. Dans l'analyse de données, un réseau renvoie à un ensemble de relations dans un groupe donné ou entre plusieurs groupes, ou, plus précisément, à un ensemble de liens doté d'une configuration, d'effets et soumis au changement²². Il est donc loisible de parler de réseaux transnationaux franco-allemands (ou francophones-germanophones) à l'intérieur de la République des lettres. Un réseau savant commence avec un ensemble de relations entre lettrés²³. Encore faut-il étudier l'ensemble des liens – personnels, institutionnels ou

¹⁹ Ce postulat est conservé par l'« histoire croisée », définie par Bénédicte Zimmermann et Michael Werner, de façon à intégrer dans le champ de l'enquête la construction historique des catégories de la comparaison, l'échelle d'analyse (les « jeux d'échelle » de Jacques Revel) et le changement de perspective du chercheur ; l'approche de la transnationalité y est très abstraite. Michael Werner, Bénédicte Zimmermann, « Vergleich, Transfer, Verflechtung. Der Ansatz der *Histoire croisée* und die Herausforderung des Transnationalen », *Geschichte und Gesellschaft*, n°28, 2002, pp. 607-636 ; Michael Werner et Bénédicte Zimmermann (dir.), *De la Comparaison à l'histoire croisée*, Paris, Seuil, 2004. Tentative de dépassement par recours à l'histoire globale, connectée : Matthias Middell (ed.), *Cultural Transfers, Encounters and Connections in the Global 18th Century*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Global History and International Studies », 2014.

²⁰ Sur les cantons helvétiques comme plaque tournante, voir notamment Martin Stuber, « Binnenverkehr in der europäischen Gelehrtenrepublik: Zum wissenschaftlichen Austausch zwischen "Deutschland" und der "Schweiz" im Korrespondenznetz Albrecht von Hallers », *Das achtzehnte Jahrhundert*, n°26, 2002, pp. 193-207. Heidi Eisenhut, Anett Lütteken, Carsten Zelle (hrsg.), *Europa in der Schweiz. Grenzüberschreitender Kulturaustausch im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Wallstein, 2013.

²¹ Voir en ce sens Pierre-Yves Beaurepaire, Pourchasse Pierrick (dir.), *Les circulations internationales en Europe, années 1680-années 1780*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Histoires », 2010. Pierre-Yves Beaurepaire (dir.), *La communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, et Pilar González Bernaldo, Liliane Hilaire-Pérez (dir.), *Les savoir-mondes. Mobilités et circulation des savoirs depuis le Moyen Âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Histoire », 2015. Pour une histoire des transferts élargie aux circulations, cf. Ann Thomson et al. (ed.), *Cultural transfers. France and Britain in the long eighteenth century*, Oxford, Voltaire Foundation, 2010.

²² Voir Claire Lemerrier, « Analyses de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°52, 2005/2, pp. 88-112, ici 88.

²³ En ce sens, voir Wladimir Bérélowitch (dir.), *Réseaux de l'esprit en Europe, des Lumières au XIX^e siècle*, Genève, Droz, « Recherches et rencontre », 2009.

médiatiques, via des correspondances ou la presse savante – se demander s'ils sont hiérarchiques, multipolaires, mouvants ou pérennes, et quels sont leurs effets.

Le réseau n'est toutefois pas une formule magique donnant des réponses à tout. Tout porte à penser que les savants du XVIII^e siècle ne furent que partiellement maître de leurs relations, du choix de leurs correspondants et des effets de leurs lettres et articles ; tout porte à croire qu'ils n'eurent qu'un sentiment mitigé d'appartenance commune. La proximité, voire la contiguïté des réseaux put être enfin vécue comme un atout, mais aussi comme une contrainte.

Il faut donc suspendre le jugement prompt d'une prédominance française, sonder les pratiques et médiations savantes, les réseaux emboîtés dans lesquels circulaient les informations, et déceler des topographies qui ne se résument pas à une confrontation franco-allemande directe.

Cette perspective sera esquissée par la suite d'après l'exemple des périodiques savants qui se développèrent en Europe à partir du dernier tiers du XVII^e siècle. Ces journaux, qui consistaient en recensions d'ouvrages récents et diverses nouvelles (expériences, fondations, acquisitions, promotions, nécrologues, etc.), permettaient à un lectorat lettré d'avoir accès sans embarras de lieu, rapidement et régulièrement aux toutes dernières informations concernant le monde savant. Ainsi, ils constituèrent un forum de la République des lettres²⁴.

UNE « BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE » DES ŒUVRES SAVANTES : QUELQUES JALONS

Jean-Claude Perrot défendait dès les années 1980 l'idée d'aborder les textes d'économie politique du XVIII^e siècle non comme des données mais comme des constructions dont il fallait reconstruire le cheminement jusqu'à la formulation d'une théorie ; il partait à la recherche des traces matérielles permettant de reconstituer l'activité cognitive et la société savante. Optant non pour l'approche d'inspiration herméneutique de Perrot mais pour une perspective résolument philologique, Nathalie Ferrand s'est plus récemment attachée à développer une analyse « génétique » des textes des Lumières, reconstituant les brouillons et leurs évolutions²⁵.

Une conjoncture internationale converge vers une telle approche pragmatique et dynamique des textes savants. Anthony Grafton, Roger Chartier, Ann Blair, Françoise Waquet, Élisabeth Décultot et Helmut Zedelmaier notamment nous ont successivement fait pénétrer dans le cabinet du savant, dans l'atelier du savoir des XVI^e-XVIII^e siècles²⁶. Tandis qu'ils donnent plus aisément accès à des textes anciens et peuvent contribuer à de nouvelles méthodes

²⁴ Anne Goldgar, *Impolite Learning. Conduct and community in the Republic of Letters, 1680-1750*, New Haven, Yale University Press, 1995.

²⁵ Jean-Claude Perrot, *Une histoire intellectuelle de l'économie politique, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1992. Nathalie Ferrand, « Transparences accrues. La génétique des textes et les Lumières », *Dix-huitième siècle*, n°46, 2014, pp. 139-152 ; Nathalie Ferrand (dir.), « Brouillons des Lumières », *Genesis*, n°34, 2012. Louis Hay (dir.), *La Naissance du texte*, Paris, Corti, 1989, notamment Jean Starobinski, « Approches de la génétique des textes : introduction pour un débat », pp. 207-212 et Jean Ehrard, « L'histoire du texte, le texte dans l'histoire et l'histoire dans le texte : le modèle des Lumières », pp. 135-145. Daniel Ferrer, *Logiques du brouillon. Modèles pour une critique génétique*, Paris, Seuil, 2011.

²⁶ Cette énumération n'est bien sûr en rien exhaustive. Quelques publications récentes dénotent cette conjoncture (par ordre de parution et de façon très sélective) : Élisabeth Décultot, *Johann Joachim Winckelmann. Enquête sur la genèse de l'histoire de l'art*, Paris, Presses Universitaires de France, « Perspectives germaniques », 2000. Élisabeth Décultot (dir.), *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS Éditions, « De l'Allemagne », 2003. Ann Blair, *Too Much to Know. Managing Scholarly Information before the Modern Age*, New Haven, Yale University Press, 2010. Anthony Grafton, *The culture of correction in Renaissance Europe*, Londres, British Library, « The Panizzi lecture », 2011. Miriam Nicoli, *Les savants et les livres. Autour d'Albrecht von Haller (1708-1777) et Samuel-Auguste Tissot (1728-1797)*, Genève/Paris, Slatkine/Champion, « Travaux sur la Suisse des Lumières », 2013. Roger Chartier, *La main de l'auteur et l'esprit de l'imprimeur. XVI^e-XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, « Folio histoire », 2015. Françoise Waquet, *L'ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI^e-XXI^e siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2015. Helmut Zedelmaier, *Werkstätten des Wissens zwischen Renaissance und Aufklärung*, Tübingen, Mohr Siebeck, « Historische Wissensforschung », 2015.

d'interrogation sémantique, les outils numériques interpellent en effet les historiens sur leurs modes de production et d'organisation du savoir, ainsi que le sentiment communément partagé, hier comme antan, d'un « flot de livres » (*Bücherflut*). On peut s'essayer à appliquer une approche génétique aux périodiques savants, tenter d'en brosser une « biographie intellectuelle »²⁷, en croisant correspondances, extraits (ou notes de lecture), périodiques, dictionnaires et encyclopédies. Il deviendrait alors possible d'entrevoir (dans les correspondances) comment les savants prirent connaissance de telle parution, comment et par quels biais éventuels ils l'acquirent, comment ils les prirent en note, comment ces extraits parurent sous forme de recensions et comment celles-ci furent reçues puis intégrées, compilées à d'autres informations, dans les dictionnaires bio-bibliographiques qui formaient l'ossature de l'histoire du savoir, l'*historia literaria*, dans un contexte franco-allemand. De ce vaste programme, je ne présenterai que quelques aspects, sans prétendre du tout à l'exhaustivité.

Dictionnaires bio-bibliographiques et recensions

Il est loisible de commencer l'analyse de cette chaîne intellectuelle par son issue, les dictionnaires bio-bibliographiques, pour voir dans quelle mesure les recensions de la presse savante y aboutissaient.

Dans sa thèse sur la réception de Diderot en Allemagne, Anne Saada a exhumé la notice relative à Diderot du *Handbuch der allgemeinen Litterär-Geschichte, nach Heumanns Grundriß* (Manuel d'histoire littéraire générale, d'après l'abrégé de Heumann) de Carl Joseph Bouginé paru en cinq volumes à Zurich, entre 1789-1795²⁸. Cette notice attribuait à Diderot des études de médecine, un emprisonnement à la Bastille après une arrestation due à l'*Encyclopédie* et un exil à Berlin, enfin des œuvres inexactes, voire de la plume d'autrui. En France, aucune notice biographique contemporaine ne faisait état d'un Diderot médecin, interné à la Bastille, exilé à Berlin, etc. Les erreurs de cette notice proviennent donc non pas d'un modèle français transposé, mais des mécanismes d'appropriation propres à l'espace allemand. Autrement dit, elles dénotent un transfert particulièrement réussi.

L'Histoire littéraire ou *Litterär-Geschichte* dont est extraite la notice s'inscrivait dans la tradition de la science de l'érudition de l'époque moderne, l'*historia literaria*. Certes, l'Histoire littéraire n'était plus rédigée par les grands philologues qui avaient fondé l'*historia literaria* – Karl Joseph Bouginé ne devint que directeur du Gymnase de Karlsruhe, à qui l'usage de son livre était sans doute destiné²⁹ – mais l'ouvrage en question se réclamait explicitement de l'héritage de Christoph August Heumann, qui avait rédigé un manuel fondamental en 1718 et peut-être occupé la première chaire d'*historia literaria* à Göttingen en 1734³⁰. Partant du principe qu'étant donné le « déluge de livres » (*Bücherflut*) produit par l'imprimerie, l'érudit n'était plus à même de tout lire, l'*historia literaria* consistait en une compilation de ce que chaque époque et chaque savant avait laissé à la postérité dans une conception cumulative du savoir. Il s'agissait de retracer les vicissitudes des diverses disciplines, en s'attachant non seulement aux hommes et à leurs œuvres, mais aussi aux cadres et aux formes de vie

²⁷ Jean-Claude Perrot, *op. cit.*, pp. 355-439 (appliquée à Condorcet et Lavoisier). L'approche de Jean-Claude Perrot, inspirée notamment par la philosophie de l'histoire de Georg Simmel et surtout l'herméneutique de Hans Georg Gadamer, diffère de celle proposée par Lorraine Daston qui étudie comment telle thématique devient objet scientifique : Lorraine Daston (ed.), *Biographies of Scientific Objects*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

²⁸ Carl Joseph Bouginé, *Handbuch der allgemeinen Litterär-Geschichte, nach Heumanns Grundriß*, Zurich, Orell, Fübli und Comp., vol. 4, 1791, p. 81. Voir Anne Saada, *Inventer Diderot. Les constructions d'un auteur dans l'Allemagne des Lumières*, Paris, CNRS, « De l'Allemagne », 2003, pp. 17-18.

²⁹ Sur ce déclassement, qui est aussi un signe de la restructuration du système scolaire en particulier en Allemagne du Sud, voir Olaf Simons, « Von der Respublica Literaria zum Literaturstaat ? Überlegungen zur Konstitution des Literarischen », *Aufklärung*, n°26, 2014, pp. 291-330, ici 303-304.

³⁰ Christoph August Heumann, *Conspectus Reipublicae Literariae*, Hanovre, 1718.

intellectuelle³¹. Les dictionnaires et lexiques, qui se reprenaient mutuellement, puisaient une partie de leur information sur le présent dans les nouvelles et recensions diffusées dans les périodiques savants. La presse savante jouait par là un rôle de poids dans la définition et la normalisation du savoir, mis en ordre par ordre chronologique et systématique dans les Histoires littéraires et par ordre alphabétique dans les lexiques³².

L'entrée sur Diderot est en conséquence le résultat d'une compilation fondée sur les recensions parues dans des périodiques savants lus dans le Saint-Empire. Anne Saada a montré que le lectorat allemand eut connaissance pour la première fois du nom de Diderot par la recension, dans les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*, de la traduction, par Diderot, de l'*Universal Dictionary of Physic* [sic] de James, d'où les études de médecine que la presse allemande lui attribua. Les *Pensées philosophiques*, première œuvre personnelle de Diderot publiée anonymement à La Haye en 1746, parvinrent à la connaissance du public en 1747, tandis que paraissait, également de façon anonyme, l'*Homme Machine* de La Mettrie, et furent attribuées par la presse allemande tantôt à Voltaire, tantôt à La Mettrie, lequel, pour se jouer des confusions de la presse germanophone attribua au « médecin Diderot » les *Pensées philosophiques*³³. Le scandale des affirmations athées³³ contenues dans cet ouvrage contribua à une intense réception : au moins 26 comptes rendus parurent dans 14 journaux entre 1746 et 1750, deux réfutations et une traduction publiées en Allemagne en moins de trois ans. Le scandale unit si bien Diderot et La Mettrie qu'on intervertit leurs œuvres, considérées comme relevant d'une catégorie de textes. Aussi la presse savante germanophone attribua-t-elle à Diderot l'*Histoire naturelle de l'âme*, dont l'auteur était La Mettrie. La confusion durable entre l'œuvre de Diderot et celle de La Mettrie se répercuta sur leur biographique respective : la notice prête à Diderot un exil à Berlin alors que c'est La Mettrie qui, après le scandale de *L'Homme machine*, dut partir en toute hâte à Potsdam en 1748. Enfin, lorsque Diderot fut arrêté en raison de sa *Lettre sur les aveugles*, une partie de la presse hollandaise – source d'information de la presse allemande – annonça que Diderot avait été enfermé à la Bastille, prison symbolique du pouvoir royal absolutiste³⁴. Par l'effet conjugué du scandale, de la concurrence entre les journaux pour percer l'anonymat des publications et des pratiques de compilation, Diderot fut ainsi discuté plus intensément en Allemagne qu'en France. Le transfert si créatif avait donc transité par des voies complexes, étanches aux cheminements français et en partie véhiculés via la Hollande.

De telles notices de dictionnaires bio-bibliographiques formaient l'ossature de l'Histoire littéraire. À partir de 1740, tandis que les périodiques savants étaient bien établis en tant qu'organes de la communication scientifique, les comptes rendus des périodiques savants y affluaient, citées par extraits ou compilées avec d'autres informations. L'interpénétration entre les deux genres d'écrits ne fit que croître au fil des ans, si bien qu'à la fin du siècle, un certain nombre de dictionnaires se résumèrent à une accumulation de recensions, nommément indiquées³⁵. En amont, les recensions puisaient leur source dans des notes de lecture et les correspondances des lettrés.

Extraits et recensions

³¹ Frank Grunert, Friedrich Vollhardt (hrsg.), *Historia literaria. Neuordnungen des Wissens im 17. und 18. Jahrhundert*, Berlin, Akademie-Verlag, 2007.

³² Voir Martin Gierl, « Kompilation und die Produktion von Wissen im 18. Jahrhundert », in Helmut Zedelmaier, Martin Mulow (hrsg.), *Die Praktiken der Gelehrsamkeit in der Frühen Neuzeit*, Tübingen, Niemeyer, 2001, pp. 63-94. Kai Lohsträter, « Periodische Presse und Enzyklopädie. Friedrich Wilhelm Kraft und Zedlers *Musen* », in Kai Lohsträter, Flemming Schock (hrsg.), *Die gesammelte Welt. Studien zu Zedlers "Universal-Lexicon"*, Wiesbaden, Harrassowitz, « Schriften und Zeugnisse zur Buchgeschichte », 2013, pp. 41-72.

³³ [Julien Offray de La Mettrie], *Homme machine* (1747), édité par Assézat, Paris, Frédéric Henry, 1865, p. 102.

³⁴ Ce paragraphe reprend l'analyse d'Anne Saada, *Inventer Diderot, op. cit.*, pp. 15-37.

³⁵ À titre d'exemple, Valentin Heinrich Schmidt, Daniel Gottlieb Gebhard Mehring, *Neuestes gelehrtes Berlin*, 2 vol., Berlin, Maurer, 1795.

Il existe un lien direct mais complexe entre les recensions et les notes de lectures, qu'on appelait à l'époque moderne des extraits. L'un des savants germanophones à avoir pratiqué, avec assiduité et réflexivité, extraits et recensions est Albrecht von Haller, originaire de Berne et détenteur de la chaire d'anatomie, chirurgie et botanique à Göttingen de 1736 à 1753. Dans les seules *Göttingische gelehrte Anzeigen* parurent environ 9 000 recensions rédigées, comme de règle, de façon anonyme mais qui purent être identifiées – déjà par certains de ses contemporains – comme étant de sa plume³⁶. Encore faudrait-il leur ajouter les comptes rendus francophones publiés par Haller dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savans de l'Europe*, un périodique du Refuge huguenot dans la filiation des *Nouvelles de la République des lettres* de Pierre Bayle. Albrecht von Haller s'efforça par ailleurs de définir un *ethos* de la recension : mesure, respect, même dans les polémiques, argumentation, distinction entre les qualités intellectuelles de l'œuvre et la personne de l'auteur.

Miriam Nicoli a relevé comment Haller rédigea, sa vie durant, de très nombreux extraits, avant même de commencer son activité journalistique, et comment, très tôt, il archiva, en sorte de pouvoir puiser dans ce trésor à tout moment. Haller nota ses extraits sur des supports très divers : sur les livres qu'il lisait en datant parfois ses notes de lecture, sur des petits feuillets pour la littérature secondaire latine (les *schedulae*), sur des cartes à jouer, ou sur des gros volumes constitués à cette fin³⁷. Ces extraits servaient aussi de source aux volumineuses bibliographies qu'il publia, comme il l'avoua à l'un de ses correspondants :

« Je fais imprimer actuellement la Bibliothèque de médecine [...] C'est un ouvrage bien volumineux [...] l'essentiel a été préparé dans les 40 années qui précèdent l'édition : j'ai 10 000 extraits de livres que j'ai faits moi-même dans le courant de ces années »³⁸

De nombreux témoignages suggèrent que de tels extraits formaient la matière première des recensions publiées dans les périodiques savants, ainsi cette lettre à Charles Bonnet :

« Je conviens avec Vous de l'utilité des extraits ; j'y suis intéressé, en ayant fait un nombre, qui n'est guère croyable. C'est que dès 1725 j'en ai fait de tous les livres, qui me sont tombés sous les mains, et que je les ai conservés tous. Il y en a 2 500 environ dans les *Göttingische Anzeigen für gelehrten Sachen* depuis 1745. »³⁹

Le médecin Samuel-Auguste Tissot corroborait ces propos : « dire ce que doivent être ces extraits ou dire ce qu'un journaliste dit faire c'est la même chose »⁴⁰. Haller alla jusqu'à envoyer de nombreux extraits de son ouvrage d'*Expériences sur l'irritabilité* (notamment dans les volumes 4 et 5 de 1756) en guise d'auto-recensions (bien sûr anonymes) au *Recueil périodique d'observations de médecine, de chirurgie et de pharmacie*⁴¹.

Dans quelle mesure les extraits devenaient-ils, tels quels ou modifiés, des recensions ? Les chiffres bruts semblent parler en faveur d'un lien direct. Comment en effet Haller aurait-il pu en effet parvenir à rédiger tant d'extraits et tant de comptes rendus s'il n'existait pas un rapport tangible entre les uns et les autres ? Une telle relation suggérerait que les périodiques n'étaient pas seulement un support privilégié pour la diffusion des savoirs, mais aussi un

³⁶ Elles furent rédigées entre 1745 et 1777. Voir Florence Catherine, *op. cit.*, p. 204. Sur la personnalité de Haller, voir Martin Stuber, Stefan Hächler, Luc Lienhard (hrsg.), *Hallers Netz. Ein europäischer Gelehrtenbriefwechsel zur Zeit der Aufklärung*, Bâle, Schwabe, « Studia Halleriana », 2005. Hubert Steinke, Urs Boschung, Wolfgang Pross (hrsg.), *Albrecht von Haller. Leben, Werk, Epoche*, Göttingen, Wallstein, 2008.

³⁷ Haller à Rast de Maupas, 8 août 1769. Cité d'après Miriam Nicoli, *op. cit.*, p. 99. Voir l'exemplaire du *Nomenclator ex historia plantarum* 1769 appartenant à Saussure. Les *Judicia librorum* de Haller, conservés dans le Fonds Haller à Berne, comportent 26 volumes manuscrits contenant environ 5 000 extraits. Il s'agit surtout de notes sur des livres latins souvent peu récents.

³⁸ Haller à Rast de Maupas, 8 août 1769. Cité d'après *ibidem*, p. 102.

³⁹ Haller à Bonnet, 4 novembre 1757. Cité d'après *ibidem*, p. 99.

⁴⁰ Samuel-Auguste Tissot (1728-1797), *De la philosophie* [s.d., inédit]. Cité d'après *ibidem*, p. 58.

⁴¹ Ce journal prit le titre de *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie*. Voir Florence Catherine, *op. cit.*, p. 211.

véritable outil de travail. Elle nuancerait le poncif – lié à la perception pérenne du « flot de livres » – d’une animosité intrinsèque entre journalistes et savants, les journalistes ne lisant qu’en diagonale les livres qu’ils recensaient et étant responsables d’un recul intellectuel, le « public » – élargi au-delà de l’étroit cercle des lettrés – ne lisant plus que les comptes rendus au détriment des livres⁴².

Une réponse précise et circonstanciée supposerait une recherche approfondie qui dépasse le cadre de cet article. On se contentera de relever ici le style de « prise de note » des recensions adopté dans certains périodiques (avec des renvois aux chapitres et pages en marge du texte courant), et l’évolution concomitante du genre des extraits et du style des recensions, intégrant l’un et l’autre vers 1750 une dimension critique⁴³. On ne peut néanmoins en tirer la conclusion globale que les extraits débouchaient immédiatement en tant que recensions dans la presse savante.

Or les extraits sont aussi un enjeu franco-allemand, du moins historiographique. Dans sa thèse, Anne Saada explique le fort contraste entre les réceptions de Diderot en France et en Allemagne par l’inexistence, en France, de l’*historia literaria*. Ce postulat est un peu énigmatique au regard d’œuvres monumentales de compilation, comme les *Mémoires pour servir à l’histoire des hommes illustres, de la république des lettres, avec un catalogue raisonné de leurs ouvrages* de Jean-Pierre Nicéron (1685-1738) en 43 volumes (Paris, 1727-1745), auxquels travailla entre autres le huguenot berlinois Charles-Étienne Jordan, rompu du reste à l’Histoire littéraire de sensibilité allemande⁴⁴. Les articles de l’*Encyclopédie* de Diderot et de d’Alembert sur les « abrégés » et les « extraits » sont loin d’être négatifs⁴⁵. Surtout, les périodiques savants étaient classés dans les bibliothèques parisiennes non parmi les ouvrages de science, mais dans une rubrique spécifique, intitulée Histoire littéraire⁴⁶.

On peut donc penser que la tradition de l’*historia literaria* exista aussi en France, mais qu’elle y fut moins relayée par la presse savante, moins fournie qu’en Allemagne, plus proche du pouvoir royal et de la capitale qu’elle ne l’était des universités. Aussi n’y eut-elle pas la place centrale qui était la sienne dans le Saint-Empire, où le polycentrisme avait favorisé la mise en place d’un paysage universitaire diversifié, propice à un foisonnement du débat universitaire et de la presse savante. Plus de 1 000 périodiques savants y furent édités entre

⁴² Voir Claire Gantet, « "Unsre Journalscribler [...] glauben sich doch wohl die Aufklärer unsrer Zeitgenossen zu seyn...". "Journalgelehrsamkeit" und Pedanterie im 18. Jahrhundert », in Claire Gantet, Flemming Schock (hrsg.), *Zeitschriften, Journalismus und gelehrte Kommunikation im 18. Jahrhundert. Festschrift für Thomas Habel*, Brême, Editions Lumière, « Presse und Geschichte, Neue Beiträge », 2014, pp. 197-219. J’emploie le terme de „journaliste“ d’après la définition de Jean Sgard : « Nous considérons comme journalistes tous ceux qui, de façon plus ou moins régulière, ont participé à la rédaction du journal : directeurs, rédacteurs permanents ou associés, correspondants titrés, etc. », Jean Sgard, Michel Gilot, Françoise Weil (dir.), *Dictionnaire des journalistes*, Grenoble, Université des Langues et Lettres, 1976, préface, p. V.

⁴³ Ainsi les *Deutsche Acta Eruditorum* au début du XVIII^e siècle. Voir Thomas Habel, *op. cit.*, pp. 221-230. Élisabeth Décultot, « Einleitung. Die Kunst des Exzerpierens. Geschichte, Probleme, Perspektiven », in Élisabeth Décultot (dir.), *Lesen, kopieren, schreiben. Lese- und Exzerpierenkunst in der europäischen Literatur des 18. Jahrhunderts*, Berlin, Ripperger & Kremers, 2014, pp. 7-47, ici 28-29. Les recensions d’ouvrages théologiques polémiques avaient dès le début du siècle fait l’objet de recensions critiques. En raison du grand nombre d’ouvrages à recenser, les *Göttingische gelehrte Anzeigen* ne publièrent que de brefs compte rendus informatifs, se refusant à un réel jugement sur les livres, en contradiction avec les principes scientifiques de Haller. Cf. Karl S. Guthke, *Haller und die Literatur*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, « Arbeiten aus der Niedersächsischen Staats- und Universitätsbibliothek Göttingen », 1962. Claudia Profos Frick, *Gelehrte Kritik. Albrecht von Hallers literarisch-wissenschaftliche Rezensionen in den "Göttingischen Gelehrten Anzeigen"*, Bâle, Schwabe, « Studia Halleriana », 2009.

⁴⁴ Voir Jens Häsel, *Ein Wanderer zwischen den Welten. Charles-Étienne Jordan (1700-1745)*, Sigmaringen, Thorbecke, « Beihefte der Francia », 1993, pp. 47, 61.

⁴⁵ « Abregé, s. m. *épitome, sommaire, précis, raccourci* » (Mallet, Dumarsais, Diderot), *Encyclopédie*, t. 1, f° 35-36 ; « Extrait, s. m. (*Belles - Lettr.*) » (Mallet, Marmontel), *Encyclopédie*, t. 6, f° 334-335.

⁴⁶ Patrick Latour, « Périodiques savants et bibliothèques à Paris au XVIII^e siècle », *Archives internationales d’histoire des sciences*, n°63/170-171, 2013, pp. 255-269, ici 259.

1680 et 1800. Ces différences sont-elles en mesure d'expliquer les stéréotypes pérennes que s'attribuaient savants français et allemands ? Tandis que les Allemands dénigraient volontiers la faible érudition des savants français, imputée à un dédain ou une ignorance de l'art de l'extrait, les Français associaient l'œuvre de Haller à l'« érudition allemande », jugée à la fois remarquable et potentiellement stérile ; les critiques de l'art de l'extrait étaient néanmoins répandues aussi bien en France qu'en Allemagne⁴⁷. On ne saurait donc proposer un jugement.

Il est toutefois avéré que les extraits réalisés par des savants français furent édités, parfois tels quels, parfois mis en contexte, dans des périodiques francophones, comme le *Mercur de France*⁴⁸. Aux critères scientifiques de leur sélection, on substitua souvent vers 1750, semble-t-il, celui de l'anecdotique pour attirer un lectorat divers et curieux, et plus encore celui de l'éloquence⁴⁹. Les transferts savants furent ainsi peut-être biaisés par les pratiques qui donnaient forme à l'écriture de la science.

Recensions et correspondances

Constamment, les correspondances accompagnaient et dédoublaient l'activité journalistique : elles véhiculaient l'échange entre les collaborateurs du journal, la quête d'information, la recherche de contributeurs, la réaction des lecteurs, la réplique des auteurs recensés, et alimentaient la querelle⁵⁰. Aussi la géographie des correspondants recouvre-t-elle souvent la géographie des lieux indiqués par les recensions. Les recensions n'étaient en effet en règle générale pas introduites par une rubrique mais par une mention de lieu – le lieu du correspondant, le lieu d'édition du livre, ou l'origine de la nouvelle – laquelle, dans le cadre d'une persistance sinon de la réalité, du moins des valeurs d'une République des lettres étendue à l'Europe, devait attester la scientificité du périodique. Loin d'être anodine, elle était donc l'objet d'une attention vive. Dans le cas d'Albrecht von Haller, on constate un quasi décalque de la carte de ses correspondants et de la carte des indications de lieux élaborée pour le volume 1775 des *Göttingische gelehrte Anzeigen* [carte1]⁵¹. Dans le contexte polémique de la réception de Haller en France néanmoins, la presse savante et les correspondances devinrent un enjeu disputé, ce que j'illustrerai par deux exemples relatifs à l'appropriation de l'héritage d'Herman Boerhaave (1668-1738).

Pour être reçu en France, il y avait vu de Göttingen une personnalité qui se promettait efficace : le mathématicien Pierre-Louis Moreau de Maupertuis (1698-1759), natif de Saint-Malo en Bretagne, proche de Frédéric II de Prusse dès 1740, président officiel de l'Académie des sciences de Prusse depuis 1746. Cette fonction lui valait d'être en lien avec les grands philosophes français, auprès desquels Albrecht von Haller escomptait aussi être reconnu. Or comme Haller, certains encyclopédistes, ainsi Louis de Jaucourt et Julien Offray de La Mettrie, avaient étudié la médecine auprès de Boerhaave à Leyde. Les uns et les autres retenaient une

⁴⁷ Voir Florence Catherine, *op. cit.*, p. 227. Élisabeth Décultot, *Lesen...*, *op. cit.*, pp. 41-42.

⁴⁸ Voir Véronique Sarrazin, « D'un média à l'autre. Les échanges entre livre et presse au XVIII^e siècle », in Vincent Milliot, Philippe Minard, Michel Porret (dir.), *La grande chevauchée. Faire de l'histoire avec Daniel Roche*, Genève, Droz, 2011, pp. 327-344, notamment 335-340.

⁴⁹ Les extraits de l'*Histoire naturelle* de Buffon proposés dans les périodiques français furent choisis davantage selon des critères d'éloquence que selon des critères scientifiques, ce qui eut un impact sur le lectorat. Voir Maëlle Levacher, *Buffon et ses lecteurs. Les complicités de l'Histoire naturelle*, Paris, Classiques Garnier, « L'Europe des Lumières », 2011.

⁵⁰ Martin Stuber, « Journal and letter: the interaction between two communications media in the correspondence of Albrecht von Haller », in Hans-Jürgen Lüsebrink, Jeremy D. Popkin (ed.), *Enlightenment, Revolution and the Periodical Press*, Oxford, Voltaire Foundation, « Studies on Voltaire and the Eighteenth Century », 2004, pp. 114-141.

⁵¹ Carte des correspondants de Haller dans André Holenstein, Hubert Steinke, Martin Stuber, « Introduction », in André Holenstein, Hubert Steinke, Martin Stuber (ed.), *Scholars in Action. The Practice of Knowledge and the Figure of the Savant in the 18th Century*, Leyde, Brill, 2013, vol. 1, p. 28.

nécessaire alliance de la théorie et de la pratique et l'idée que le médecin doit s'attacher à l'étude du fonctionnement du corps, le statut de l'âme ne ressortissant que de la théologie. De cette confluence d'intérêts, Albrecht Haller entendait tirer parti pour stimuler sa reconnaissance en France. Aussi, pour reprendre des termes de l'analyse de réseaux, attribua-t-il à son insu à Maupertuis le rôle de *broker*, de passerelle obligée entre deux groupes qui, par ailleurs, s'ignoraient. De cette controverse, déjà connue notamment par les travaux d'Ann Thomson, je ne tirerai que les enseignements relatifs aux relations entre recensions et correspondances⁵².

La parution presque concomitante d'une édition munie d'annotations critiques par Haller des *Institutiones* de Boerhaave et d'une traduction française de la même œuvre, selon le même principe d'annotation critique, par La Mettrie, mit Haller hors de lui, qui reprocha furieusement à La Mettrie d'avoir plagié ses notes⁵³. Après avoir parodié l'*Ode à Doris*, un poème de jeunesse de Haller, La Mettrie compara dans l'*Art de jouir* (1751) le plaisir de l'étude, tant loué par l'érudit bernois, au plaisir des sens. Pire, il adressa la dédicace de *L'Homme machine* (1747), son manifeste matérialiste, à « M. Haller, professeur de médecine à Gottingue » puis récidiva encore en ouvrant la première édition de ses œuvres complètes par une dédicace au « cum bona venia celeberrimi, savantissimi, pedantissimi Professoris » bernois⁵⁴. La riposte de Haller à cet affront au code de civilité de la République des lettres fut une lettre cinglante envoyée à Réaumur, publiée dès 1749 dans l'organe scientifique français par excellence, le *Journal des Sçavans* :

« Je regarde sa dédicace comme un affront plus cruel que tous ceux que l'auteur anonyme a faits à tant d'honnêtes gens et je prie le public d'être assuré que je n'ai jamais eu de liaison, de connaissance, de correspondance, ni d'amitié, avec l'auteur de l'Homme Machine, et que je regarderais comme le plus grand des malheurs toute conformité d'opinions avec lui. »⁵⁵

Avec La Mettrie, il n'était pas question pour Haller de correspondre. L'échange épistolaire supposait en effet une certaine égalité, une confiance et une loyauté réciproques. En lieu et place de La Mettrie, Haller avait entamé une correspondance avec Maupertuis, *broker* modéré vers l'espace des philosophes. Or Maupertuis soutint La Mettrie, originaire de Saint-Malo comme lui, en lui permettant de venir se réfugier à Potsdam. Les quelques lettres échangées entre Haller et Maupertuis parurent certes en français puis en allemand dans deux périodiques germanophones⁵⁶, mais n'engagèrent pas la mobilisation d'un réseau. Pour orchestrer sa réception en France, Haller dut se contenter d'une correspondance avec des médecins de seconde classe. L'intermédiaire avait été défaillant, Haller imparfaitement maître de son inscription relationnelle, agent et victime de sa médiatisation.

La dispute entre Haller et La Mettrie avait été précédée d'une autre querelle qui portait déjà sur l'héritage de Boerhaave, entre deux médecins allemands au sens de l'époque, Haller à Göttingen et le médecin viennois Gerard Van Swieten (1700-1772), développée dans un écheveau de lettres et deux périodiques francophones. Van Swieten publia une édition

⁵² Je reprends ici l'analyse de Florence Catherine, *op. cit.*, pp. 49-57. Cette controverse a notamment été bien étudiée par Ann Thomson, *L'âme des Lumières. Le débat sur l'être humain entre religion et science, Angleterre-France (1690-1760)*, Seyssel, Champ Vallon, « Époques », 2013, avec ses renvois bibliographiques pp. 371-372. Cf. Kathleen Anne Wellman, *La Mettrie. Medicine, Philosophy and Enlightenment*, Durham/Londres, Duke University Press, 1992, pp. 107-134.

⁵³ Albrecht von Haller, *Praelectiones academicae in proprias institutiones rei medicae*, 4 vol., Göttingen, Vandenhoeck, 1740-1745 ; Julien Offray de La Mettrie, *Institutions de médecine de Mr. Herman Boerhaave*, 6 vol. Paris, Huart et al., 1743-1747.

⁵⁴ Voir Florence Catherine, *op. cit.*, p. 453.

⁵⁵ *Journal des sçavans*, 1749, pp. 300-301.

⁵⁶ « Berlin. », *Freye Urtheile und Nachrichten zum Aufnehmen der Wissenschaften und der Historie überhaupt*, Hambourg, vol. 8, 1751, livraison 99, 24 décembre, pp. 785-788. Voir notamment Elias Friedrich Schmersahls, *Neue Nachrichten von jüngstverstorbenen Gelehrten*, vol. 1, Leipzig, Jacobi, 1754, pp. 372-373.

inchangée de l'œuvre de Boerhaave⁵⁷, aussitôt taxée par Haller de conservatrice et dépassée. Haller voulait par là attirer l'attention du public francophone sur ses propres enseignements de physiologie et ses études anatomiques. Je ne commenterai pas le détail de cette querelle, étudiée par Martin Stuber⁵⁸, et me contenterai d'indiquer les échanges épistolaires et journalistiques qu'elle mit en branle.

Tout commença par une recension anonyme dans la *Bibliothèque raisonnée* d'Amsterdam (33, 1744). Leenseur – en fait Haller lui-même – louait l'édition du Bernois avec ses nombreuses notes critiques décrivant de nouvelles découvertes anatomiques et expérimentales, et dénigrait la version publiée par Van Swieten qui conservait les erreurs de Boerhaave. Sans avoir pu en identifier l'auteur, le médecin Thoms de Leyde, qui était le beau-fils de Boerhaave, signala ce compte rendu à Haller et les réactions négatives qu'il avait suscitées. Sans révéler qu'il était l'auteur de cette première recension, Haller entama un commerce épistolaire avec Anton Nuñez Ribeiro Sanchez à Saint-Pétersbourg en vue de gagner sa sympathie. Sanchez était en effet un correspondant de Van Swieten, et l'auteur d'une autre recension anonyme. Neuf lettres furent échangées entre le 27 juillet et le 8 décembre 1745. Haller ne put toutefois empêcher la parution d'une contre-(auto)recension, dans la *Bibliothèque britannique* de La Haye (23/24, 1746). Offensé par le ton virulent de cette recension, Haller tenta par tous les moyens d'en découvrir l'auteur, qu'il identifia, grâce à l'aide de Van Royen, un ancien étudiant de Boerhaave, comme étant Willem van Noortwyck, le beau-frère de Van Swieten et un correspondant de Thoms. Van Swieten montra de la bonne volonté en entamant un échange avec Sanchez (d'où à nouveau neuf lettres envoyées entre le 16 janvier 1746 et le 7 décembre 1747), mais ce n'est qu'après que Haller ait pu écrire – toujours sous l'anonymat – une « anti-contre-(auto)recension », à nouveau dans la *Bibliothèque raisonnée* (40, 1748), qu'il accepta d'entrer directement en correspondance avec Van Swieten (cinq lettres échangées entre le 26 mai et le 31 juillet 1748), ce qui, après trois années, mit lentement fin à la controverse.

Cette histoire est bien sûr un cas-limite mêlant des liens épistolaires, familiaux, étudiantins et journalistiques. Ce difficile transfert franco-allemand se joua dans deux périodiques hollandais, en grande partie à l'extérieur tant du pays-source que du pays-cible, et mit en œuvre des fragments de réseaux contigus et mouvants. Entre des lettres parfois publiées dans des périodiques et des périodiques objets de lettres se jouait pour Haller la réception en France de ses idées et sa réputation, son honneur de lettré.

Réseaux journalistiques et topographies savantes

Les périodiques savants germanophones ne se développaient pas seulement en symbiose plus ou moins heureuse avec le monde des dictionnaires bio-bibliographiques, des extraits et des correspondances. Leur texture même était très ouverte, faite d'emprunts, en particulier à d'autres périodiques. Diderot, La Mettrie, Boerhaave et Albrecht von Haller sont des grandes figures savantes du XVIII^e siècle. Des transferts savants furent bien entendu aussi réalisés par des acteurs de second plan, des libraires, des copistes voire des correcteurs typographiques.

Un de ces acteurs fut Friedrich Rudolf Salzmann (1749-1821). Fils d'un pasteur alsacien, il fit des études de théologie à Strasbourg puis de droit, et passa deux années à Göttingen où il poursuivit ses études de droit dans l'espoir d'obtenir un poste à l'université de Strasbourg. Déçu par son échec, il retourna son ambition dans la fondation d'une société savante, la *Gelehrten-gesellschaft* ou Société de gens de lettres. Après un mariage avantageux, il fit une formation de libraire auprès du grand éditeur, journaliste et publiciste berlinois

⁵⁷ Gerard Van Swieten, *Commentaria in omnes aphorismos Hermanni Boerhaave de cognoscendis, et curandis morbis*, 6 vol., Leyde, 1742-1776.

⁵⁸ Martin Stuber, « Journal and letter », art. cit.

Friedrich Nicolai, et fonda la Librairie académique de Strasbourg. L'organe de la Société de gens de lettres fut un périodique savant germanophone édité par Salzmann, les *Strasburgische gelehrte Nachrichten*, entre 1782 et 1785⁵⁹.

Ce journal avait une finalité double : faire connaître les parutions de l'Allemagne rhénane et surtout rendre compte rapidement et de façon plus approfondie des parutions françaises. Un *Esprit des journaux étrangers* aurait dû porter parallèlement à la connaissance du public français les parutions germanophones, s'il ne s'était heurté à la méfiance de la cour de Versailles. Les *Strasburgische gelehrte Nachrichten* firent leur le programme des transferts savants entre la France et l'Allemagne tout en mettant l'accent non pas tant sur la science universitaire que sur la piété luthérienne et les savoirs concrets, telles la météorologie, l'électricité et l'aérostatique.

En croisant les sigles employés par certains contributeurs avec leurs correspondances, j'ai pu identifier 39 des rédacteurs (anonymes) de cette revue. Treize d'entre eux étaient actifs à l'université de Strasbourg (onze professeurs, deux étudiants), huit étaient des Strasbourgeois hors de l'université, sept étaient des universitaires ou enseignants dans le sud-ouest du Saint-Empire, un dans le centre du Saint-Empire, six étaient issus de la Confédération helvétique, deux de Paris, et un de Saint-Pétersbourg. J'ai pu leur attribuer 200 recensions, distribuées de façon très inégale. Ces journalistes rédigèrent des recensions ou articles – toujours de façon anonyme – dans 159 périodiques. À défaut de pouvoir mener une analyse sémantique du périodique, faute de ressources numérisées modernes, je me propose d'esquisser une première interprétation de ses réseaux médiatiques et intellectuels [graphe].

Le graphe indique d'abord une corrélation directe entre le nombre de recensions rédigées pour les *Strasburgische gelehrte Nachrichten* (indiqué par la taille du rond et sa couleur foncée) et les liens à d'autres périodiques, parfois communs, représentés par les traits plus ou moins épais entre les rédacteurs. Outre la nébuleuse strasbourgeoise coordonnée par Salzmann et son collègue Johann Lorenz Blessig, le graphe fait apparaître deux sous-groupes, l'un, fin, presque vertical, formé des collaborateurs suisses densément unis, l'autre, en forme de grand « V », reliant trois naturalistes non-strasbourgeois, Johann Lorenz Böckmann de Karlsruhe, Johann August Ephraim Göze de Quedlinburg et Johann Jakob Hemmer de Mannheim. Signe du rôle pérenne des correspondances, le centre de ce « V » de relations journalistiques et intellectuelles particulièrement intenses est occupé par Göze, pourtant géographiquement et socialement très excentré. Le pasteur autodidacte Göze était le trait d'union entre un savant universitaire (Böckmann) et un homme de science soutenu par son puissant prince-électeur (Hemmer), tous trois désireux de constituer une science exacte de la nature via les périodiques savants. Une analyse plus précise dégagerait des topographies savantes, lesquelles résultent de la dimension spatiale de la production savante, de l'imbrication entre les réseaux privés, institutionnels et médiatiques, et des récurrences sémantiques.

En guise de conclusion : limites, frontières, passages

La « biographie intellectuelle » des textes savants suivrait le cheminement d'un ouvrage savant, de la prise de connaissance de telle parution à l'acquisition de l'ouvrage, la rédaction d'extraits, leur transformation en recension, la réception – consensuelle ou conflictuelle – de ces recensions, et leur intégration dans les dictionnaires bio-bibliographiques qui formaient

⁵⁹ Voir Claire Gantet, « Amitiés, topographies et réseaux savants. Les *Strasburgische gelehrte Nachrichten* (1782-1785) et la République des lettres », *Histoire et civilisation du livre*, n°XII, 2016 [sous presse]. Sur les échanges entre presses germanophone et francophone, cf. Annett Volmer, *Presse und Frankophonie im 18. Jahrhundert. Studien zur französischsprachigen Presse in Thüringen, Kursachsen und Rußland*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, « Deutsch-französische Kulturbibliothek », 2000. Annika Haß, *Der Verleger Johann Friedrich Cotta (1764-1832) als Kulturvermittler zwischen Deutschland und Frankreich. Frankreichbezüge, Koeditionen und Übersetzungen*, Francfort sur le Main, Peter Lang, 2015.

l'ossature de l'*historia literaria*. Ce schéma fonctionne bien vers 1750, tandis que les périodiques savants avaient une place établie dans les pratiques lettrées. Pourtant, dès 1750, certains signes semblent dénoter des inflexions. L'*historia literaria* reposait sur le principe d'une unité rigide entre l'auteur et son œuvre : l'auteur pouvait être rabattu sur l'œuvre et vice-versa. Aussi s'efforçait-on d'identifier l'auteur de tout ouvrage anonyme. Les textes radicaux publiés de façon anonyme firent ainsi l'objet de dictionnaires bio-bibliographiques spécifiques reposant sur le même moule de l'*historia literaria*⁶⁰. Or, pour échapper à la censure, des gens de lettres recherchèrent vers 1750 une distance plus grande entre leur identité d'auteur et leur œuvre. Ainsi, conscient de l'indignation que ses écrits ne manqueraient pas de soulever, La Mettrie misa délibérément sur le scandale, démultiplia l'emploi du masque, de l'apostrophe dans son écriture, des fausses attributions et des narrateurs, mettant délibérément en cause la notion d'auteur. Pris de court, les recenseurs dénommèrent « Mr. Machine » cet auteur indiscernable et lui attribuèrent toutes sortes de fables⁶¹. La notice de Diderot sur laquelle j'avais ouvert mon propos était truffée d'erreurs issues des techniques de collecte de l'information et de compilation, dans le cadre classique de l'Histoire littéraire. On peut se demander si avec l'intrusion du fictionnel et de la polémique journalistique avec des auteurs comme La Mettrie, ces dictionnaires bio-bibliographiques qui avaient pour finalité de normaliser le savoir ne se heurtaient pas à une limite intrinsèque⁶².

Sous l'effet conjugué du scandale, de la concurrence entre les journaux pour percer l'anonymat des publications et des pratiques de compilation, Diderot et La Mettrie furent discutés bien plus intensément en Allemagne qu'en France. Ces résultats incitent à interroger non seulement les voies et cheminements du savoir, mais l'ensemble de la période des Lumières et de l'*Aufklärung*.

Cet article ayant été ouvert sur la question des langues et des traductions, il me revient de le clore brièvement sur ce problème. Selon une estimation minimaliste, la presse savante germanophone des XVII^e-XVIII^e siècles contiendrait 12 000 traductions d'articles de journaux étrangers, auxquels il faudrait ajouter les recensions de livres traduits ou de livres en langue étrangère⁶³. Si le latin comme idiome scientifique tendit à des degrés divers à reculer, la période ne fut pas le théâtre d'un triomphe incontesté du français. Tandis que d'Alembert, dans son *Discours préliminaire* à l'*Encyclopédie* et dans son article « Érudition » de l'*Encyclopédie*, déplorait l'usage abusif des traductions en français et émettait le vœu, qu'il n'estimait pas réaliste, d'un rétablissement du latin comme langue de la philosophie en raison de son universalité et de sa précision, les savants allemands savaient très bien choisir leur langue en fonction des usages qu'ils escomptaient. Haller préférait la lecture dans la langue originale, rédigea sa correspondance avec des médecins francophones en français et avec les germanophones en latin, la plupart de ses traités en latin, et ses 9 000 recensions pour les *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen* en allemand pour promouvoir la presse savante

⁶⁰ Voir Martin Mulrow, « Practices of Unmasking. Polyhistorians, Connoisseurs and the Birth of Dictionaries of Pseudonymity in 17th Century Germany », *Journal of the History of Ideas*, n°67, 2006, pp. 219-250. Martin Mulrow, *Die unanständige Gelehrtenrepublik. Wissen, Libertinage und Kommunikation in der Frühen Neuzeit*, Stuttgart, Metzler, 2007, pp. 217-245.

⁶¹ Ann Thomson, *Materialism and Society in the Mid-eighteenth Century. La Mettrie's « Discours préliminaire »*, Genève/Paris, Droz, 1981, p. 39-40. Ann Thomson, « La Mettrie ou les morts de Monsieur Machine », *Rivista di storia della filosofia*, 2012, pp. 177-186. Cécile Lambert, « Oser le matérialisme. La Mettrie face à la République des Lettres du XVIII^e siècle » et « La Mettrie vu d'Allemagne. La construction d'un classique paradoxal des Lumières ». Je remercie Cécile Lambert pour l'envoi de ces manuscrits brillants en cours de publication.

⁶² Ainsi, la notice longue de douze pages du dictionnaire bio-bibliographique suivant alterne fables et controverses, sans pouvoir statuer sur la véracité des unes et des autres : Johann Gottlob Wilhelm Dunkel, *Historisch-Critische Nachrichten von verstorbenen Gelehrten und deren Schriften*, vol. 3,2, Cöthen, Cörner, 1758, notice « 2388. Mettrie (Julien Offroy de la) », pp. 342-355.

⁶³ Voir le projet *Gelehrte Journale und Zeitungen der Aufklärung*, Académie des sciences et lettres de Göttingen, www.gelehrte-journale.de.

germanophone. Si, dans le volume de 1785 des *Strasburgische gelehrte Nachrichten*, les recensions de titres en langue vernaculaire l'emportaient, les ouvrages en latin arrivaient en deuxième place parmi les ouvrages en langue étrangère derrière le français certes, mais loin devant l'espagnol, l'italien et le grec⁶⁴. Indépendamment des stéréotypes nationaux véhiculés par le recours aux langues, les transferts franco-allemands continuèrent à transiter via le latin. Le seul périodique savant de l'espace germanophone présent de façon récurrente dans les bibliothèques parisiennes au XVIII^e siècle était les *Acta eruditorum*⁶⁵.

Si le « commerce littéraire » entre la France et l'Allemagne circula en grande partie grâce à la presse savante imprimée, celle-ci n'eut néanmoins pas le monopole des échanges. Tout un pan de la culture transita via la presse savante manuscrite ou, pour les textes radicaux, hors de la presse, à l'état de manuscrits traduits et diffusés dans la clandestinité⁶⁶.

ANNEXES

Carte

Répartition géographique des mentions de lieux introduisant les articles et recensions des *Göttingische Anzeigen von gelehrten Sachen*, 1775

⁶⁴ Langues de parution en 1785 : français (102), latin (46), espagnol (8), grec (4), italien (3), hébreu (1). Langue originaire des ouvrages traduits : latin (30), anglais (25), grec (24), français (22), etc. Sur la pérennisation du latin, voir notamment Françoise Waquet, « L'Europe latine des républicains des lettres », in Vincent Milliot, Philippe Minard, Michel Porret (dir.), *op. cit.*, pp. 345-356.

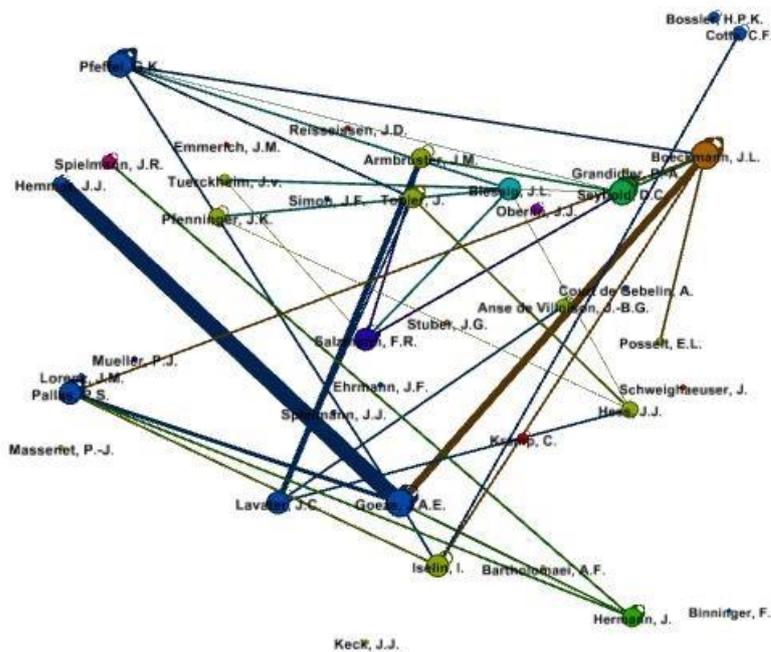
⁶⁵ Voir Patrick Latour, art. cit., ici p. 258.

⁶⁶ Sur la Correspondance littéraire de Grimm, voir Kirill Abrosimov, *Aufklärung jenseits der Öffentlichkeit. Friedrich Melchior Grimms "Correspondance littéraire" (1753-1773) zwischen der "république des lettres" und europäischen Fürstenthöfen*, Ostfildern, Thorbecke, « Francia, Beihefte », 2014. Sur les circulations par traduction clandestine de textes radicaux, voir Martin Mulsow, « Die Transmission verbotenen Wissens », in Ulrich Johannes Schneider (hrsg.), *Kulturen des Wissens im 18. Jahrhundert*, Berlin, de Gruyter, 2008, pp. 61-80. Martin Mulsow, « Christian Ludwig Paalzow und der klandestine Kulturtransfer von Frankreich nach Deutschland », in Christine Haug, Franziska Mayer, Winfried Schröder (hrsg.), *Geheimliteratur und Geheimbuchhandel in Europa im 18. Jahrhundert*, Wiesbaden, Harrassowitz, « Wolfenbütteler Schriften zur Geschichte des Buchwesens », 2011, pp. 67-84 (pour une présentation générale de la géographie clandestine européenne, voir l'introduction de Christine Haug dans ce volume pp. 9-47).



Graphe

Les rédacteurs des Strasburgische gelehrte Nachrichten : liens internes et journalistiques



Notice bio-bibliographique

Claire Gantet, ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Cachan, agrégée d'histoire et docteur de l'université Paris I (1999), est depuis 1999 maître de conférences à l'université Paris I et depuis le 1.02.2015 professeur associée à l'université de Fribourg (Suisse). Elle a été de 2011 à 2015 collaboratrice scientifique du projet *Gelehrte Journale und Zeitungen der Aufklärung* (Journaux et périodiques savants de l'*Aufklärung*) de l'Académie des sciences et lettres de Göttingen, site de Munich.

Principales publications : Claire Gantet, *La paix de Westphalie (1648). Une histoire sociale, XVII^e-XVIII^e siècle*, Paris, Belin, « Essais d'histoire moderne », 2001. Claire Gantet, Bernhard Struck, *Revolution, Krieg und Verflechtung 1789-1815*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, « Deutsch-französische Geschichte », 2008. Traduction française : *Révolution, guerre, interférences, 1789-1815*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, « Histoire franco-allemande », 2013. Claire Gantet, *Der Traum in der Frühen Neuzeit. Ansätze zu einer kulturellen Wissenschaftsgeschichte*, Berlin/New York, De Gruyter, « Frühe Neuzeit », 2010. Claire Gantet, Flemming Schock (hrsg.), *Zeitschriften, Journalismus und gelehrte Kommunikation im 18. Jahrhundert. Festschrift für Thomas Habel*, Brême, Edition Lumière, « Presse und Geschichte, Neue Beiträge », 2014.

RESUME

L'étude des relations savantes entre la France et l'Allemagne au XVIII^e siècle suppose d'élargir la problématique des transferts culturels à celle des circulations et des réseaux transnationaux. Une telle étude est esquissée dans le présent article d'après l'exemple des périodiques savants germanophones, qui, en particulier dans le Saint-Empire (en raison de son polycentrisme politique et universitaire) connurent un très grand succès entre les années 1660 et les années 1800. Près de 1 000 journaux savants y furent en effet fondés, destinés à porter à la connaissance du public les nouvelles du monde savant (projets, expériences, nominations, nécrologues, etc.) le contenu des nouvelles parutions savantes par le biais de recensions. Cet article pose des jalons en vue d'une « biographie intellectuelle » (Jean-Claude Perrot) des périodiques savants germanophones, laquelle étudierait la prise de connaissance de telle publication et les souhaits de lecture exprimés dans une correspondance, les modalités de l'acquisition de l'ouvrage, la prise de notes de lecture ou d'extraits, la publication (inchangée ou transformée) de ces extraits sous forme de recensions dans des périodiques savants, la réception de ces comptes rendus et leur intégration directe ou compilée à d'autres informations dans les dictionnaires bio-bibliographiques qui formaient l'ossature de l'Histoire littéraire, enfin les topographies savantes suggérées par les relations journalistiques. Une telle « biographie intellectuelle » est esquissée au moyen d'exemples illustrant les modalités des échanges savants franco-allemands.

Mots clés

Transferts culturels, circulations, réseaux, périodiques savants, histoire intellectuelle, XVIII^e siècle, *Aufklärung*

ABSTRACT

The study of scholarly relationships between France and Germany in the 18th century assumes that the question of cultural transfers should be broadened to include the investigation of transnational circulations and networks. This article outlines such an approach by focusing on German-language scholarly periodicals that flourished in the Holy Roman Empire between 1660 and 1800. Due to the political and university polycentrism of the Holy Roman Empire, approximately 1 000 scholarly journals were founded throughout the 18th century. These journals included news of the scholarly world (scientific projects, experiments, appointments, obituaries, etc.) and reviews of recently published books. The author suggests an “intellectual biography” (Jean-Claude Perrot) of German scholarly journals, which investigates the existing information about a publication or readers' request and follows its traces through correspondences, acquisition of books, their excerption, the (not altered or modified) publication of such excerpts as book reviews in scholarly journals, the reception of these books reviews and their integration (compiled with other information where appropriate) into bio-bibliographical dictionaries that formed the framework of the *historia literaria*, the ‘reporting on knowledge’. An ‘intellectual biography’ of scholarly journals, moreover, would investigate the topographical structures formed by internal networks, intellectual relationships and the intermediality of such periodicals. This article examines and outlines the influences and effects of the German-French exchange on the different parts of the intellectual chain of learned texts.

Key words

Cultural transfers, circulations, networks, scholarly journals, intellectual history, 18th century, *Aufklärung*